

Plaider – Un juge se livre

Leçon 1 : Voir la situation à l'envers, ou, voyons les avantages de mettre tout sens dessus dessous

Gilles Renaud

juge, Cour de justice de l'Ontario

Le 3 février 2016

Les Misérables, Victor Hugo,
Tome I Chapitre IV

Il entendit un jour conter dans un salon un procès criminel qu'on instruisait et qu'on allait juger. Un misérable homme, par amour pour une femme et pour l'enfant qu'il avait d'elle, à bout de ressources, avait fait de la fausse monnaie. La fausse monnaie était encore punie de mort à cette époque. La femme avait été arrêtée émettant la première pièce fausse fabriquée par l'homme. On la tenait, mais on n'avait de preuves que contre elle. Elle seule pouvait charger son amant et le perdre en avouant. Elle nia. On insista. Elle s'obstina à nier. Sur ce, le procureur du roi avait eu une idée. Il avait supposé une infidélité de l'amant, et était parvenu, avec des fragments de lettres savamment présentés, à persuader à la malheureuse qu'elle avait une rivale et que cet homme la trompait. Alors, exaspérée de jalousie, elle avait dénoncé son amant, tout avoué, tout prouvé. L'homme était perdu. Il allait être prochainement jugé à Aix avec sa complice. On racontait le fait, et chacun s'extasiait sur l'habileté du magistrat. En mettant la jalousie en jeu, il avait fait jaillir la vérité par la colère, il avait fait sortir la justice de la vengeance. L'évêque écoutait tout cela en silence. Quand ce fut fini, il demanda :
— Où jugera-t-on cet homme et cette femme? — À la cour
d'assises.
Il reprit : — Et où jugera-t-on monsieur le procureur du roi?

Commentaires introductifs : Définir « sens dessus dessous »

L'Office québécois de la langue française nous explique ce qui suit en rapport à cette locution :

Sens dessus dessous

La locution *sens dessus dessous* signifie « de manière que ce qui devrait être dessus ou en haut soit dessous ou en bas et vice versa » et au figuré « en grand désordre » ou « dans un état de grande confusion ». [...] *Sens* désigne ici une orientation ou une position dans l'espace. [...] Il faut toutefois se rappeler que l'idée exprimée n'est pas celle [...] d'un dessus ou d'un dessous qui sont absents, mais bien qui sont inversés.

Exemples : — Les véhicules sens dessus dessous témoignaient de la force de l'impact.
— J'ai cru que Pierre avait été cambriolé : son appartement est sens dessus dessous. [...]

Pour nos fins, il s'agit d'une technique fort utile afin de s'assurer que je juge des faits, qu'il s'agisse d'un jury lors d'un procès criminel ou civil, ou d'un tribunal administratif, disons la Commission de la location immobilière de l'Ontario, soit en mesure d'évaluer à juste titre la situation de fait que les témoins sont à décrire dans le cadre de leurs dépositions.

L'exemple qui nous vient aisément à l'esprit implique un individu qui est penché sur le corps d'un malheureux, lequel est blessé mortellement au moyen d'un coup de couteau. Si on aperçoit l'individu tenant toujours le manche du couteau, il sera chose facile que de l'accuser d'avoir infligé la blessure fatidique. Toutefois, l'avocate qui se fie à la première leçon de la plaidoirie, à savoir de mettre la situation sens dessus dessous va poser une question précise, à savoir : « pour qu'elle raison pensez-vous que cet individu cherchait à tuer ce malheureux et non pas qu'il a découvert le corps et cherchait à lui rendre les premiers soins? »

En agissant ainsi, l'avocate invite la juge des faits à envisager la situation sous un axe tout à fait contraire à celui qui a été adopté sur le coup, peut-être, voire évidemment, de façon trop hâtive. Le malfaiteur présumé était vraisemblablement un bon samaritain.

Les avantages en plaidoirie de mettre tout « sens dessus dessous »

Aux fins d'illustrer ces commentaires, j'invite la lectrice à relire l'extrait de l'immortel roman de Victor Hugo qui se trouve à la page 1. Ainsi, Hugo, par la voix de Monseigneur Bienvenu, soulève l'injustice d'un officiel du ministère public qui vise à établir la perpétration d'une infraction, le fait d'avoir écoulé de la fausse monnaie, au moyen d'un faux, soit la lettre. Il s'agit d'un exemple patent de mettre dessus dessous. Dans le cadre d'une plaidoirie, il s'agit de prendre la proie pour l'ombre, pour ainsi dire.

Par souci de convenance, je vous invite à vous rappeler la fable d'Ésope qui s'intitule « Le garçon qui criait au loup! ». Pourquoi les bons citoyens ont-ils cessé de se rendre à la rescousse du jeune berger? Car ils avaient été appelés à lui rendre secours plusieurs fois et avaient constaté, à la longue, que le jeune berger n'était pas digne

de foi. Il s'agit d'un autre exemple de cette méthode d'évaluer le bien-fondé d'un témoignage, à savoir, une personne qui dit souvent des mensonges est susceptible de ne pas être crue.

Revenons à nos moutons, puisqu'il s'agit d'un berger, c'est-à-dire la question de mettre sens dessus dessous un témoignage. Je vous offre un autre exemple, tiré du roman Les Misérables, au Chapitre XIX, « Le champ de bataille la nuit ».

[...] La lune était sinistre sur cette plaine.

Vers minuit, un homme rôdait, ou plutôt rampait, du côté du chemin creux d'Ohain. C'était, selon toute apparence, un de ceux que nous venons de caractériser, ni Anglais, ni Français, ni paysan, ni soldat, moins homme que goule, attiré par le flair des morts, ayant pour victoire le vol, venant dévaliser Waterloo. Il était vêtu d'une blouse qui était un peu une capote, il était inquiet et audacieux, il allait devant lui et regardait derrière lui. Qu'était-ce que cet homme? La nuit probablement en savait plus sur son compte que le jour. Il n'avait point de sac, mais évidemment de larges poches sous sa capote. De temps en temps, il s'arrêtait, examinait la plaine autour de lui comme pour voir s'il n'était pas observé, se penchait brusquement, dérangeait à terre quelque chose de silencieux et d'immobile, puis se redressait et s'esquivait [...]

Le rôdeur nocturne, que nous venons de faire entrevoir au lecteur, allait de ce côté [...]

Tout à coup il s'arrêta. À quelques pas devant lui, dans le chemin creux, au point où finissait le monceau des morts, de dessous cet amas d'hommes et de chevaux, sortait une main ouverte, éclairée par la lune.

Cette main avait au doigt quelque chose qui brillait, et qui était un anneau d'or.

L'homme se courba, demeura un moment accroupi, et quand il se releva, il n'y avait plus d'anneau à cette main.

[...] En ce moment il eut un soubresaut. Il sentit que par-derrière on le tenait.

Il se retourna; c'était la main ouverte qui s'était refermée et qui avait saisi le pan de sa capote.

[...] — Ah ça! reprit le rôdeur, est-il vivant ce mort? Voyons donc. Il se pencha de nouveau, fouilla le tas, écarta ce qui faisait obstacle, saisit la main, empoigna le bras, dégagea la tête, tira le corps, et quelques instants après il traînait dans l'ombre du chemin creux un homme inanimé, au moins évanoui. C'était un cuirassier, un officier, un officier même d'un certain rang; une grosse épaulette d'or sortait de dessous la cuirasse; cet officier n'avait plus de casque. Un furieux coup de sabre balafrait son visage où l'on ne voyait que du sang. Du reste, il ne semblait pas qu'il eût de membre cassé, et par quelque hasard heureux, si ce mot est possible ici, les morts s'étaient arc-boutés au-dessus de lui de façon à le garantir de l'écrasement. Ses yeux étaient fermés.

Il avait sur sa cuirasse la croix d'argent de la Légion d'honneur.

Le rôdeur arracha cette croix qui disparut dans un des gouffres qu'il avait sous sa capote.

Après quoi, il tâta le gousset de l'officier, y sentit une montre et la prit. Puis il fouilla le gilet, y trouva une bourse et l'empocha.

Comme il en était à cette phase des secours qu'il portait à ce mourant, l'officier ouvrit les yeux.

— Merci, dit-il faiblement.

[...] L'officier reprit :

— Cherchez dans mes poches. Vous y trouverez une bourse et une montre. Prenez-les.

C'était déjà fait.

Le rôdeur exécuta le semblant demandé, et dit :

— Il n'y a rien.

— On m'a volé, reprit l'officier; j'en suis fâché. C'eût été pour vous.

[...] L'officier, soulevant péniblement le bras, le retint :

— Vous m'avez sauvé la vie. Qui êtes-vous?

[...] — Comment vous appelez-vous?

— Thénardier.

— Je n'oublierai pas ce nom, dit l'officier. Et vous, retenez le mien. Je me nomme Pontmercy.

Donc, cet exemple fait pendant à celui du quidam qui vient en aide à autrui et qui est malheureusement accusé d'avoir poignardé la victime; dans ce cas-ci, le malfaiteur, Thénardier, coupable d'avoir dérobé celui qu'il prenait pour mort, est béni par sa victime pour son courage en cherchant à l'aider à se dégager de la masse des soldats mourants au champ de bataille. Donc, il s'agit d'un exemple utile pour les procureures de la poursuite.

Un autre exemple pour illustrer les avantages de cette technique est tiré d'une poursuite impliquant une femme qui s'est blessée lors d'une chute alors que son talon haut s'est pris dans un trou dans la moquette. L'avocate qui représente le magasin défendeur doit s'évertuer à démontrer que le trou était si petit qu'il est impossible de jeter le blâme sur quiconque, car aucun employé n'était en mesure d'y déceler matière à inquiétude. Comme de raison, si la témoin se défend en insistant

sur le fait que le trou était d'une dimension telle que forcément on l'aurait vu si on s'y était donné la peine, l'avocate plaidera alors, que madame aurait donc du l'apercevoir et ainsi éviter une chute malencontreuse...

Enfin, il sied de faire mention de la pièce de Shakespeare, Le Roi Lear. Nous lisons, dans le cadre de la première scène, que le roi désire partager son royaume entre ses trois filles et pour ce faire, les invite à étaler leur amour à son endroit. Seule, Cordélia ne se prête pas à ce jeu, soulevant, à juste titre selon moi, que l'amour qu'elle doit à son futur époux doit surpasser l'amour qu'elle doit exhiber à l'endroit de son père. Ainsi, elle a recours à la technique de mettre tout sens dessus dessous.

LEAR. – Nous, cependant, nous allons révéler nos plus mystérieuses intentions... Qu'on me donne la carte! (*On déploie une carte devant le roi.*) Sachez que nous avons divisé en trois parts notre royaume, et que c'est notre intention formelle de soustraire notre vieillesse aux soins et aux affaires pour en charger de plus jeunes forces, tandis que nous nous traînerons sans encombre vers la mort... Cornouailles, notre fils, et vous, Albany, notre fils également dévoué, nous avons à cette heure la ferme volonté de régler publiquement la dotation de nos filles, pour prévenir dès à présent tout débat futur. Quant aux princes de France et de Bourgogne, ces grands rivaux qui, pour obtenir l'amour de notre plus jeune fille, ont prolongé à notre cour leur séjour galant, ils obtiendront réponse ici même... Parlez, mes filles : en ce moment où nous voulons renoncer au pouvoir, aux revenus du territoire comme aux soins de l'État, faites-nous savoir qui de vous nous aime le plus, afin que notre libéralité s'exerce le plus largement là où le mérite l'aura le mieux provoquée...
Goneril, — notre aînée, parle la première.

GONERIL. – Moi, sire, je vous aime plus que les mots n'en peuvent donner idée, plus chèrement que la vue, l'espace et la liberté, de préférence à tout ce qui est précieux, riche ou rare, non moins que la vie avec la grâce, la santé, la beauté et l'honneur, du plus grand amour qu'enfant ait jamais ressenti ou père inspiré, d'un amour qui rend le souffle misérable et la voix impuissante; je vous aime au-delà de toute mesure.

CORDÉLIA, *à part*. – Que pourra faire Cordélia? Aimer, et se taire.

LEAR [...] Que dit notre seconde fille, notre chère Régane, la femme de Cornouailles?... Parle.

RÉGANE. – Je suis faite du même métal que ma sœur, et je m'estime à sa valeur. En toute sincérité je reconnais qu'elle ex — prime les sentiments mêmes de mon amour; seulement, elle ne va pas assez loin : car je me déclare l'ennemie de toutes les joies contenues dans la sphère la plus exquise de la sensation, et je ne trouve de félicité que dans l'amour de Votre Chère Altesse.

CORDÉLIA, *à part*. – C'est le cas de dire : Pauvre Cordélia! Et pourtant non, car, j'en suis bien sûre, je suis plus riche d'amour que de paroles.

LEAR [...] (*À Cordélia.*) À votre tour, ô notre joie, la dernière, mais non la moindre! Vous dont le vin de France et le lait de Bourgogne se disputent la jeune prédilection, parlez : que pouvez-vous dire pour obtenir une part plus opulente que

celle de vos sœurs?

CORDÉLIA. – Rien, monseigneur. LEAR. – Rien? CORDÉLIA. – Rien. LEAR. – De rien, rien ne peut venir : parlez encore.

CORDÉLIA. – Malheureuse que je suis, je ne puis soulever mon cœur jusqu'à mes lèvres. J'aime Votre Majesté comme je le dois, ni plus ni moins.

LEAR. – Allons, allons, Cordélia! Réformez un peu votre réponse, de peur qu'elle ne nuise à votre fortune.

CORDÉLIA. – Mon bon seigneur, vous m'avez mise au monde, vous m'avez élevée, vous m'avez aimée; moi, je vous rends en retour les devoirs auxquels je suis tenue, je vous obéis, vous aime et vous vénère. Pourquoi mes sœurs ont-elles des maris, si, comme elles le disent, elles n'aiment que vous? Peut — être, au jour de mes noces, l'époux dont la main recevra ma foi emportera-t-il avec lui une moitié de mon amour, de ma sollicitude et de mon dévouement; assurément je ne me marierai pas comme mes sœurs, pour n'aimer que mon père.

LEAR. – Mais parles-tu du fond du cœur? CORDÉLIA. – Oui, mon bon seigneur.

LEAR. – Si jeune, et si peu tendre! CORDÉLIA. – Si jeune, monseigneur, et si sincère!

LEAR. – Soit!... Eh bien, que ta sincérité soit ta dot! Car, par le rayonnement sacré du soleil, par les mystères d'Hécate et de la nuit, par toutes les influences des astres qui nous font exister et cesser d'être, j'abjure à ton égard toute ma sollicitude paternelle, toutes les relations et tous les droits du sang : je te déclare étrangère à mon cœur et à moi dès ce moment, pour toujours. Le Scythe barbare, l'homme qui dévore ses enfants pour assouvir son appétit, trouvera dans mon cœur autant de charité, de pitié et de sympathie que toi, ma ci-devant fille! [...]